

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 47

Artikel: L'opinion du père Pittoud
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS POUR 1913

Tout nouvel abonné, pour **six mois** ou **l'année**, dès le 1^{er} janvier 1913, recevra **gratuitement** :

le *Conteur Vaudois* jusqu'à fin 1912,

un volume des *Causeries du Conteur Vaudois* (choix de morceaux français et patois, avec illustrations).

Sommaire du N° du 23 novembre 1912 : Les distractions du chalet (2^{me} art. S. G.) (*A suivre*). — Atchoum ! (bout). — Aux impatients. — L'opinion du père Pittoud. — Tout simple (bout). — Le trai voyers. — Le songe de Riri (bout). Noms de famille 2^{me} art. (*fin*). — Une chanson qui sent le vieux. — Charité (boutade).

LES DISTRACTIONS DU CHALET

II

LA MORAINE.

MAI, le mois des fleurs, était revenu à la montagne. A la neige avaient succédé l'herbe fine et odorante, et les gentianes bleues. On avait de nouveau bouclé les sonnailles pour la montée. Entre temps, Jacob X et toute la famille de son beau-père avaient émigré pour les Etats-Unis d'Amérique. J'ai su depuis qu'ils s'étaient fixés dans l'Ohio, où Jacob est décédé, laissant à sa famille un avoir de 200,000 francs ! Comme quoi la croyance aux esprits n'empêche pas de faire fortune ; ce qui se voit, au reste, même chez nous, et de nos jours.

La Moraine et ses camarades faisaient de nouveau, matin et soir, rentrer les vaches au chalet. Le matin, dès quatre heures, et le soir, dès trois heures, on entendait dans l'écurie le murmure du lait jaillissant en écume du pis des bonnes bêtes dans les seillons des trayeurs. Le cœlo des armailles appelait le bovairon, qui s'empressait d'accourir avec sa mître pour couler le lait dans la chaudière, au travers d'un torchon de jeunes rameaux de sapin, qui le débarassaient des quelques impuretés provenant du trayage. Les garçons et le patron accompagnaient leur travail des chansons et refrains de leur répertoire, ou du « la-hou-hé ! » des armailles venus des Alpes bernoises. Oh ! le joli temps ! temps joyeux du fruitier, égayé par tous ces chants, ces bruits intimes, ces tintements des sonnettes des vaches qui ruminent en paix...

Dèzo on tsâno,
Yô vo z'ario
Dèzo on trimblio,
Yô ye trintsô !
Liôba, liôba, por ariâ !

Ah ! que ce refrain rend bien l'intimité, la poésie du chalet ! Et, le soir venu, les contes et les malices de recommencer de plus belle. Ja-

cob X l'avait prévu, un soir, la Moraine nous communiqua une observation qu'il avait faite la nuit précédente. S'étant éveillé vers minuit, il avait distinctement entendu gratter dans le voisinage de la chambre où nous dormions, mon père et moi. « C'étaient des rats, probablement, » remarqua mon père, et l'affaire en resta là. Mais le lendemain soir, je vis mon père occupé à une singulière besogne. Il attirait à sa portée, près du lit où nous couchions, deux bouts de grosse ficelle, qui sortaient de la paroi par un trou et où il nouait à chacun un petit morceau de bois. Puis les ficelles jouant alternativement, on entendait de l'autre côté, tantôt quelques coups frappés contre la paroi, tantôt une des clochettes, pendues dans l'écurie, tinter autant de fois que la ficelle était tirée. Après qu'il m'eut recommandé de ne rien dire à personne, nous allâmes manger, avec notre personnel, notre laitage du soir, et nous passâmes notre veillée ordinaire auprès du feu, en attendant l'heure du repos. La nuit était belle ; les vaches, que nous avions mises à l'écurie pendant une bonne partie de la journée, pour les préserver des piqûres des taous, s'en donnaient à cœur-joie de brouter. On entendait les sonnailles de tous côtés. A la fin, tout se tut, tout dormait.

Tout dormait ? Mon père était près de moi, dans son lit, mais il ne fermait pas les yeux. A un moment donné, il se mit à tirer une des ficelles, puis l'autre, et continua ainsi pendant quelques minutes ; puis tout rentra dans le calme le plus complet. Ce manège m'avait réveillé, et comme j'en désirais une explication, mon père me dit que la Moraine s'était moqué de Jacob X, lorsqu'il contait ses histoires de revenants, quoi qu'ayant l'air d'y croire lui-même, puisque les grattages des rats ne le laissaient pas indifférent, il voulait voir jusqu'où allait sa croyance à l'esprit des morts, qui n'en peuvent plus avoir, puisqu'ils sont morts. Il lui dirait que le grand Samuel était capable de revenir de temps en temps, mais que nous n'y faisons pas attention. En me recommandant encore de tenir ma langue au chaud et de dormir tranquillement, il s'endormit pour tout de bon, comme moi, au reste. Mais, je dois dire que ce petit enseignement n'a pas été donné en pure perte. Je l'ai gardé comme mon catéchisme d'Osterwald.

Le lendemain, la Moraine demanda si nous avions entendu cette clochette à l'écurie, sans vaches, et ces coups frappés à la paroi. « Oui, répondit mon père, on dit que le Grand revient quelquefois. Sûrement, c'est parce que son dernier mot, avant de mourir, a été : « Le diable m'emporte, c'est tout », mais il n'y faut pas faire attention ; cela se passera ; on l'entend déjà moins souvent que précédemment. N'aie pas peur ; il ne te fera pas de mal. »

Le pauvre garçon, à demi rassuré, se contentait de dire, lorsque mon père avait pu remettre une ou l'autre de ses ficelles sans être remarqué : « Ce grand diable est toujours venu nous visiter cette nuit. Mais, c'est singulier, je n'y avais pas pris garde l'été passé ! » Quant à ses camarades, ils riaient sous cape, sachant

bien que le revenant n'était pas bien loin. L'automne revint, mais la Moraine ne se réengagea pas pour l'été suivant. Ne voulait-il pas habiter un chalet hanté par un revenant, ou avait-il quelqu'un soupçon de la vérité ? Je ne l'ai jamais su. (La fin au prochain numéro). — S. G.

ATCHOUM !

C'ÉTAIT l'été dernier. M.*** avait, l'après-midi, reçu la visite de deux vieux amis qu'il n'avait revus depuis plus de quinze ans et avec qui il soupa au restaurant, en dégustant moult bouteilles.

Minuit sonné, il regagne un peu péniblement sa villa. Le chemin lui paraît avoir plus d'ornières que de coutume.

Arrivé à la grille, il constate qu'aucune lumière ne brille aux fenêtres de son logis. Tout le monde est couché, se dit-il, faisons doucement.

Il monte le perron, le redescend, le remonte, ouvre la porte du vestibule, la referme, la rouvre, redescend encore le perron et se croit dans sa chambre.

En réalité, il est sur sa pelouse ; il prend l'herbe douce pour son couvre-pied et, pressé par le sommeil, s'affalant tout d'une pièce sur ce qu'il croit être son lit, il s'étend sous un arbre et s'endort pesamment.

La fraîcheur du matin le réveille dans un éternuement sonore : « Atch... Atchoum ! »

Il entr'ouvre péniblement un œil et voit confusément sa femme, que le bruit a fait accourir à la fenêtre.

« Atch... Atchoum ! Atch... Atchoum ! »

« Célestine, fait-il, mal réveillée, Célestine, ferme donc la fenêtre. Ne vois-tu pas que je m'enrhume ! »

Aux impatients.

Eh ! que sert de courir dans la marche sans terme ? Le premier, le dernier, qu'on l'ouvre ou qu'on la ferme, La mort nous trouve tous et toujours en chemin ! Le paresseux s'assied, l'impatient devance ; Le sage, sur la route où le siècle s'avance, Marche avec la colonne au but qu'il voit d'avance

Au pas réglé du genre humain.

LAMARTINE.

(Recueils poétiques, « Utopie ».)

L'OPINION DU PÈRE PITTOUD

DANS son bureau, un journaliste est en conversation avec un monsieur qui lui apporte un communiqué concernant une conférence qu'il va faire.

— Monsieur, dit ce dernier en remettant aussi au journaliste deux billets d'entrée, puis-je espérer que vous ou quelqu'un de la rédaction de votre journal me fera l'honneur d'assister à ma séance ? J'ose dire que, jusqu'ici, dans toutes les villes où j'eus occasion de traiter le sujet que je vais avoir le plaisir d'exposer au public si cultivé, si aimable de votre ville, le succès le plus grand...

On frappe à la porte.

— Entrez ! fait le journaliste.

La porte s'ouvre sans bruit et, dans l'entre-bâillement, apparaît un visage candide, tout effaré d'apercevoir une personne autre que celle qu'il s'attendait à trouver toute seule.

— Ah ! c'est vous, père Pittoud ? entrez seulement.

— ... Mais... je vois que mossieu n'est pas seul... Je vous demande bien excuse... Je... je reviendrai un autre moment.

— Mais non, mais non, entrez donc, vous dis-je, je suis à vous à l'instant.

Puis, le journaliste se tournant vers son premier visiteur :

— Eh bien, monsieur, c'est entendu, nous allons insérer votre communiqué et nous enverrons quelqu'un à votre conférence, pour le compte-rendu.

— Monsieur le rédacteur, je vous suis très reconnaissant. Comme je vous le disais tout à l'heure, le succès le plus grand... le plus...

— Je n'en doute pas, et c'est avec plaisir que nous nous en ferons l'écho.

Echange de deux ou trois courbettes, puis le monsieur à la conférence s'en va, laissant après lui comme un parfum de pavot à l'eau sucree.

Alors, le journaliste, en retournant à sa table de travail :

— Eh bien, père Pittoud, qu'est-ce qui vous amène ?

— Je venais apporter à mossieu les souliers qu'il m'a commandés.

— Ah ! bon, bon. Voyons donc... Très bien !... Espérons qu'ils ne seront ni trop petits ni trop gros.

— Oh ! pour ça, je ne crains pas, car j'ai bien suivi les mesures.

— Je vous dois ?

— Oh ! y n'y a rien qui brûle... c'est... comme toujours... vingt-deux francs.

— Mais, je ne marchande pas... Je passerai demain chez vous pour m'acquitter. Alors, les affaires, ça marche-t-il ?

— Oh ! ben voilà... voilà... pas tant fort. Y a trop de concurrence. Les grands magasins nous tuent à petit feu.

— Il est certain que la partie est inégale. Mais, dites-moi, père Pittoud, faites-vous un peu de réclame ?

— Oh ! mossieu, un peu, très peu. Ça coûte, les annonces. Et puis, un petit avis, de temps en temps, dans les journaux, c'est perdu dans la masse. Nous autres, commerçants et fabricants, on n'est pas comme ce mossieu qui vient de sortir : on n'a pas des communiqués et des comptes-rendus à l'œil.

Le journaliste, souriant :

— Mais, mon brave ami, seriez-vous jaloux ? Ce n'est pas la même chose. Ce monsieur est un conférencier...

— Oh ! je l'ai vu, allez ! Eh bien, quoi, c'est un mossieu qui gagne sa vie en vendant des belles paroles, comme moi en vendant des souliers. Seulement, voilà, à lui les journaux font des faveurs.

— Vous ne voulez pourtant pas comparer votre métier, tout honorable qu'il soit, à la profession de ce monsieur ?

— Eh ! pourquoi pas ? Ces conférenciers, ces musiciens qui donnent des concerts, ces peintres qui font des expositions de leurs œuvres, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, ce sont des gens qui gagnent leur vie, tout honnêtement, comme vous, comme moi. Et puis que le monde pourrait mieux s'en passer que de boulanger, de bouchers, de tailleur, de cordonniers, d'épicier, etcetera, etcetera. On ne sait pas pourquoi on leur fait tant de faveurs. Est-ce juste ?

Il n'y en a pardine plus que pour eux dans les journaux. Et croyez-vous que ce soit si intéress-

sant que ça, tous ces communiqués, comme vous dites, et tous ces comptes rendus. Pour moi, au respect que je vous dois, je vous avoue que je ne lis pas tout cela. Et y a beaucoup de lecteurs qui sont du même avis et qui ne sont pas du tout contents de voir si tant de place prise pour ça dans les journaux. Quand on veut entendre une conférence, un concert, ou voir une exposition, eh bien quoi, on y va, le bon sens. Les annonces ne sont-elles pas faites pour nous en informer, comme des liquidations, des ventes juridiques, des occasions, des morts, etc. Que diriez-vous, mossieu, si chaque fois qu'on fait insérer une annonce dans vos journaux on venait vous demander des articles sur la bien-façon et l'excellence de nos produits ? Et pourtant, je suis sûr que ce serait aussi intéressant pour le public d'être renseigné sur la valeur des produits indispensables à la vie, que sur toutes ces conférences, ces concerts, etc., qui encourent de plus en plus les journaux.

— Oh ! la, la ! père Pittoud, vous avez déclenché le gros rouleau, aujourd'hui.

— Eh ! Mossieu le rédacteur, je vous en prie, faites excuse ; je vous prends là votre temps.... Enfin, que voulez-vous, je vous ai dit ce que je pense. Y a pas d'offense, après tout.

Tout simple ! — La municipalité d'une commune de la montagne est en séance. On discute le budget. Au chapitre des dépenses figure un crédit pour réfection de routes communales. Il s'agit de fixer le chiffre de ce crédit.

— Pour moi, dit un municipal, j'estime que ça va faire une bien grosse dépense.

— Oué !... oué !... y me semble aussi.

— Mais, messieurs, observe le syndic, y va bien sans dire qu'on ne ferait pas toute cette réfection d'une fois.

— Ah ! à la bonne heure, s'écrièrent en chœur tous les municipaux.

— Alors, comment fera-t-on ? Par lesquelles commencera-t-on, pour ne pas faire des jaloux ?

— Eh bien, c'est tout simple. L'année prochaine on réparera les routes qui montent ; et puis, l'année suivante, celles qui descendent, pardi !

Les œuvres d'Urbain Olivier. — L'an dernier, la *Maison Bridel et Cie*, à Lausanne, a lancé une édition populaire illustrée de *La Fille du forestier*, nouvelle d'Urbain Olivier. L'idée était très heureuse et regut d'emblée l'accueil qu'elle méritait.

Justement encouragés dans cet essai, les éditeurs lancent aujourd'hui, sous la même forme, une autre nouvelle d'entre les plus intéressantes de l'écrivain vaudois, *L'Ouvrier*.

Un nouveau succès confirmera certainement ce nouvel essai et décidera MM. Bridel et Cie à donner suite à leur projet de réédition des œuvres les plus populaires et les plus goûtables d'Urbain Olivier, dont la plupart sont aujourd'hui épuisées.

Cette édition sortant des presses des *Imprimeries Réunies*, à Lausanne, ne laisse rien à désirer au point de vue typographique et son prix est vraiment à portée de tous : Fr. 1.

LE TRAI VOYER

Lo Fresottet à Tinbon était pionnier su la granta tserrâre. Du lo grand matin ào borgne né, pè lo dzoran, pè lo dzalin, pè lo sélao que vo boulrâve lè pelion, hardi ! mon Fresottet étai vè lè terrau dâi tsemîn, sa roullièra traissa, sè duve mandze de tsemise recouche et son tsapî de fleutre avau lè duve z'orolhie. Adan racilliâve, crin ! crin ! sein botsî que po allâ medzî et pù sé reposâ on bocon la vêprâ.

Se lo Fresottet lâi ruppâve tant à cllia tserrâre, lè que l'atteindâi lo voyer ; on voyer que ne cougnessâi pas oncora, por cein que l'étai on novî et que l'avâi étai nommâ rein de teimps devânt. Faillâi dan bin teni sè z'orolhie, po

quand vindrai et pu lâi fêre boun' asseimblant ! Crê nom !

Justameint, clli dzo, lo voyer étai montâ su son petit tser à banc et s'étai de : « Mè faut allâ vère cein que lè que clli Fresottet, que lè pionnier. » Et l'avâi modâ.

N'avâi pas fê onna caintanna de pas que trâove dou commi-voyageu que cougnessâi et que lâi diant :

— Eh ! voyer, iô allâ-vo ?

— Vé vère on certain Fresottet, que lè pionnier pè lè damon. Mâ, devant, mè faut passâ à la tiura de Bouâdrâ que l'a faliu tsandzî lè tiele. L'ein è bin po duve z'hâorette.

Noûtrè dou commi-voyageu partant dan lè premî, quand tot d'on coup, ie vint onn' idée à ion :

— Dî-vâi, que fâ dinse, no faut allâ vè clli Fresottet, et pu on lâi derâi qu'on è lo voyer.

— Bin se te vâo, so repond l'autro, mâ po mî djuvi la farça, no faut lâi allâ l'on aprî l'autro, po vère la mena que va fêre.

Lè dou bon-fonds s'arreindzant dan et onna demâ-hâora aprî, lo premî arrevâve vè Fresottet.

— Lè vo, Fresottet, que lâi dit. Cein va bin l'affère ? Su lo voyer, lô novî.

Vo pouâide peinsâ se Fresottet fasâi l'honnîto. Ie l'avâi tré son tsapî et tegnâi sa pièce devânt li quemet on fusi.

Lo farceu fâ état de vouâste la tserrâre et pu ie fâ dinse :

— Vo faut pas racilliâ dâi dou côté ; faut racilliâ rein que de la part de drâite, vè clli terrau. L'autro côté, lâi faut laissi crète on bocon l'herba po preindre la puffa quand fâ de l'ouâra. A revère, et accutâ cein que vo dio.

Lâi avâi pas on quart d'hâora que l'étai via que l'autro, lo second, l'arreve.

— Ie su lo voyer, que fâ.

Lo pourro Fresottet savâi pas que sè peinsâ. Ein avâi-te dou ora. L'âovressâi lo mor quemet se volâide agaffa on quartéron de truffe.

— Lo voyer ! que desâi. Mâ l'autro m'a de que l'étai li, lo voyer.

— Quin l'autro ?

— On autre que vint de parti, pi ora.

— Lè on farceu. Vo faut racilliâ la tserrâre rein que de la part de drâite. L'autro côté lâi faut laissi crète on bocon l'herba po que lè soulon sè fassant pas trau mau ein tseseint. A revère, et pu lè tot.

Mon Fresottet lâi reveignâi pas. Lo premî s'etâi fotu de lî, lè su. Mâ foudrài pas que l'ausse lou bounheu de repassâ pêce, gâ !

N'étai pas oncora bin remet, quand vaitcé lo veretâblio voyer que l'arreve avoué son peti tser.

— E-te vo que vo z'ai à nom Fresottet ? que lâi dit.

— Oï.

— Ie su lo voyer.

— Lo voyer ! que fâ Fresottet, ein vegneint asse rodzo de colère qu'onna crête de dzenelhie. Ah ! vo z'ite assebin on voyer ! lo troisième ! eh bin ! dépatsî-vo de fotre lo camp d'iquie, ào bin... crê nom de crê nom... vo foto onn' eciliâtâ que lè z'orolhie vant vo senaillî, po vo z'appreindire à vo fotre de mè.

Lo voyer cor adi.

MARC A LOUIS.

Le songe de Riri. — A quoi songes-tu, mon chéri ? demande à Riri sa maman.

— Je songe... je songe, répond l'enfant avec douceur, que je voudrais être un ange.

— Ah bah !

— Oui, un ange, avec des ailes dans le dos, et puis monter haut, haut, avec quelque chose que j'emmènerais dans les nuages ; avec ma tante.

— Ça, c'est gentil. Et puis, une fois là-haut,

que ferais-tu ?

— Et puis je la laisserais tomber...